

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 51

Artikel: Ne faut pas dzudzi su la mena
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191341>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

lentes qu'elles soient, sont encore fugitives.

— Ça dépend... murmura Claude. Son frère ne l'entendit point, et si, en rentrant le soir au logis, il avait pu sonder l'âme du jeune homme, il aurait bien vu que toutes les impressions n'étaient point aussi fugaces qu'il croyait, car il y aurait retrouvé, à son grand étonnement, le souvenir des yeux candides et du joli sourire de Suzanne.

— Comment cela se fit-il ? Je vous le laisse à deviner ; toujours est-il que, deux mois après, lorsque, les vacances terminées, Claude repartit à Paris, il était fiancé à Suzanne. Dorénavant, il reviendrait au pays chaque année, et dans trois ou quatre ans, quand il aurait son titre de docteur, il ne repartirait plus du tout, il s'établirait à Salmains, qui est si proche de Lormette qu'on pourrait, si l'on voulait, y aller et revenir deux fois dans la même journée.

La maman Ferlet et l'abbé François furent très heureux de cette décision. Suzanne était jolie, certes, mais elle était aussi bonne, intelligente et laborieuse. Claude n'aurait pu mieux désirer et choisir que cette enfant, instruite comme une demoiselle de la ville (son père se plaisait à le répéter), et simple comme une fleur de ses prairies.

Il fallut bien prévenir Antoine Lebellon de ne conserver aucun espoir, et l'on s'attendait à des récriminations, des plaintes ou des menaces ; mais il eut le bon goût de n'en point faire, ce qui étonna tout le monde. Seulement à partir du jour où il apprit la fâcheuse nouvelle, il devint de plus en plus sombre et taciturne, évita de rencontrer sur son passage la famille Monjot, et siffla de plus belle en passant devant M. le curé.

D'abord, chacun le remarqua, et puis on s'habitua à sa mine farouche, comme on s'habitue à toute chose, et l'on ne fit plus attention à lui, d'autant plus qu'il ne parla de Suzanne à qui que ce fût.

— Allons, se dirent les gens entre eux, il l'a pris en meilleure part que nous ne pensions, et ça vaut mieux ainsi, car avec la nature qu'il a, ça aurait pu mal tourner.

Claude revint au mois d'août suivant, heureux de ses succès à l'école, chaque année renouvelés, et heureux surtout de revoir sa fiancée, cette blonde petite Suzanne, dont la voix caressante évoquait pour lui tant de beaux rêves. Maman Ferlet et l'abbé François ne furent point jaloux de cette affection nouvelle. Ils aimaient tant leur cher enfant que tout ce qui faisait sa joie faisait aussi la leur, et ils se plaisaient à penser à cet avenir prochain où Claude déserterait définitivement Paris.

L'abbé se voyait déjà bénissant l'union de son frère et de Suzanne, car c'était lui qui devait dire leur messe de mariage et adresser aux jeunes époux une allocution bien sentie. Il mettrait, ce jour-là, son surplus de fine dentelle, sa chape des grandes fêtes, et, sur l'autel garni d'une guipure à laquelle la jeune fille travaillait en ce moment, maman Ferlet

poserait des bouquets de muguet et d'églantine.

Claude se ferait une bonne clientèle à Salmains, il gagnerait de l'argent, il se ferait aimer et vivrait là une vie tranquille, exempt des soucis des grandes villes. Et puis... et puis, ils le verraient presque chaque jour ; il verrait ses enfants et les aimerait comme il l'aimait lui-même. C'est lui qui leur ferait faire la première communion, et qui, peut-être, un jour, bénirait leur union comme il allait bénir la sienne !

(A suivre.)

Les petites inventions.

« On croit généralement, dit la *Revue universelle des inventions nouvelles*, que ce sont les grands inventeurs qui tirent le plus de profit de leur œuvre ; c'est une erreur, car parmi les auteurs des grandes inventions, on trouve plus de pauvres que de riches. La grande découverte exige des études longues, des expériences coûteuses qui ruinent souvent l'inventeur. Quelques fois même se trouvent-il des rivaux qui la lui disputent ou la lui ravissent.

Pour les petites inventions, il y a bien moins de périls et bien plus de profit. L'objet ayant peu de valeur, l'inventeur risque peu. Mais comme l'objet est en général d'un emploi universel, s'il est accueilli, il l'est en masse et donne de gros bénéfices.

Celui qui a imaginé les ronds de métal qu'on met aux talons des souliers pour les maintenir en bon état, en a vendu en 1879 pour 15 millions et en 1887 il en avait vendu au total pour 177 millions, avec un bénéfice de 6 millions. Les brevets de la plume stylographique et de la plume à estamper en différentes couleurs rapportent annuellement 1 million. L'inventeur du patin à roulettes depuis l'expiration de son brevet a gagné plus de 5 millions. L'inventeur des crochets de cuivre pour les souliers est aujourd'hui huit fois millionnaire. Millionnaire l'inventeur de l'appareil à enfiler les aiguilles qui donne un revenu annuel de 50,000 francs. Millionnaire l'inventeur de la balle à fil élastique. Les jouets en général rapportent beaucoup lorsque la vogue s'en mêle. Les cris-cris et les bruyants jouets qui geignaient en passant un fil ciré entre le pouce et l'index, les questions variées, enfin tous les jouets ingénieux et à bon marché ont eu de grands succès d'argent pour leurs inventeurs. »

Ajoutons qu'un nouveau système de fermoir pour les porte-monnaie, qui consiste dans deux simples boutons qui se croisent, a valu une

grosse fortune à l'un de nos compatriotes.

Ne faut pas dzudzi su la mena.

Ne faut pas sê fiâ à l'apparence, kâ dâi iadzo que y'a, on pâo êtrê rudo eimbêtâ.

Vo dussa vo rassoveni dè cé colonet vaudois que dévessâi allâ inspettâ lè sordâ dè pè Dzenéva, et que lâi va ein bordzâi avoué sè z'haillons d'uniformo dein onna malla. Lè z'officiers dè per lé l'atteindiont lo dzo dévânt, et po lâi fêrê honététâ, l'aviont fé préparâ on fin soupâ dein ion dâi premi cabarets, iô lâi aviont arretâ onna tsambra po lodzi. Dévai lo né, que l'étiot ti quie po l'atteindrê, arrevê on compagnon prâo bin vetu s'on vâo, mâ que resseimbliâvê mê à Favez et à Grognuz qu'à n'on noublîo dâi z'autro iadzo dè pè Bor, et demandé à soupâ et à cutsi. Lo carbatier ne savâi pas se lâi volliâvê bailli la cutse, po cein que l'avâi dâi z'officiers à lodzi et que la pe balla tsambra étâi arretâie po lo colonet ; mâ sè peinsâ que l'ardzeint d'on pâysan étâi asse bon què cé d'on retsâ, et lo fe montâ tanquîè découâtè lo guelatâ dein on carcagnou iô y'avâi on lhi, et lâi baillâ à soupâ, après quiet lo compagnon allâ drumi.

Lè z'officiers, que ne vayont pas veni lo colonet, sè mettont à bafrâ lo fricot et sè vont reduirê.

Lo leindéman matin, ye revignont, et tot d'on coup on oût cauquon que sabotâvê avau lè z'égras et que trainâvê oquiè après li : C'étâi lo pâysan que saillessâi dâo carcagnou, et qu'é-tâi bo et bin lo colonet, qu'arrevê avoué son copa-bise, sè z'épolettês et sa palasse que trainâvê après.

Voz'arâi failu vairê cliâoz'officiers et surtot lo carbatier, quand recongnassont lo lulu ; furont tant motsets que vegniront asse rodzo què dâi pavots et duront lâi demandâ estiusa.

Mâ n'est pas cliia que volliâvo vo racontâ ; la vaitésé :

On citoyein dâi z'einveron dè Lozena, qu'est mémameint grand conseiller, étâi z'u fêrê dâi coumechons pè la capitâla et coumeint l'ein avâi prâo à fêrê, ye trait son carnet po lè notâ, po n'ein mein âobliâ. Tandî que griyenâvê dessus ein passeint vai la Grenetta, ye reincontré on galé luron, bin revou, vetu coumeint on menistrê, que mê peinsô que c'étâi ion dè cliâo coo qu'on lâo dit dâi comi-voyogeu. Cé gaillâ, qu'étâi on alleingâ dâo diablo, sè peinsê ein vayeint noutron conseiller vetu à la mouda dâo veladzo : « Vouaiquie on brâvo pâysan que n'a binsu pas einveintâ la pudra ; lo faut couienâ on

bocon po mè fèrè on verro dè bon sang. »

— Hé, l'ami, se lâi fâ ein sè branqueint dévânt li, tâtsi vâi dè catsi cé carnet, kâ crayo bin que vo fédé mon signalémeint et ne vu rein dè cein !

Lo paysan reinfatè son carnet deïn sa catsetta et lâi repond :

— Eh bin, vo vâidè, monsu, que y'é catsi mon carnet; mâ faut que vo diéssô que vo vo trompâ et que n'est pas voutron signalémeint que y'é fé, kâ ne su pas inspetteu dâo bétail...

Ma fâi se cauqon a z'âo z'u étâ eimbétâ, et s'est mosu lo bet dè la leinga, c'est bin cé ovrâi boutequi que sè peinsâ que l'avâi quie fé 'na balla cacarda, et qua passâ son tsemin sein savâi què repondrè, kâ l'a z'u lo subliet copâ âo tot fin pè ellia remotchâ.

Les roses.

Nous lisions dernièrement dans les journaux qu'en 1535 on ne connaissait que quatre espèces de roses; sous Louis XIV, ce nombre s'éleva à quatorze, et en 1820, de Candolle le fit monter à quarante-six. Enfin, aujourd'hui, on en compte plus de deux cent cinquante espèces spontanées, sans parler des espèces et variétés horticoles dont le nombre va au-delà de six mille.

Un horticulteur a baptisé dernièrement un de ses rosiers *Gustave Nadaud*, gracieux hommage rendu au célèbre chansonnier, qui adore cette fleur, ainsi qu'il nous le dit si bien dans ces vers charmants :

Que voulez-vous ? J'aime la rose.
Je ne désire qu'une chose ;
Ce n'est pas la fortune, oh ! non !
Ce n'est pas la grandeur, oh ! non !
Ce n'est pas le pouvoir, oh ! non !
Ce n'est pas une femme, oh ! non !
Ce n'est pas une fille, oh ! non !
Afin d'avoir un gendre... oh ! non !
Je ne désire qu'une chose :
Un rosier qui porte mon nom.

Donc, le vœu du poète a été exaucé.

Moyen de reconnaître le kirsch pur. — Mettez le kirsch dans un petit verre et ajoutez-y une pincée de bois de gayac râpé, qu'on se procure aisément chez tous les pharmaciens. Si le kirsch est pur, vous verrez se produire une belle coloration bleu indigo, d'autant plus belle et plus intense que le kirsch sera vieux. Si, au contraire, il a été falsifié avec de l'essence de noyaux ou d'amandes amères, ou bien encore avec de l'eau de laurier-cerise, la coloration bleue ne se produira pas. Tout au plus la liqueur prendra-t-elle une teinte jaunâtre.

Gâteau bourguignon. — Mettez une cuillerée de crème dans un petit tas de farine ;

pétrissez de manière à faire absorber par la crème le plus possible de farine; roulez cette pâte de manière à l'amener à l'épaisseur de deux millimètres; beurrez une tourtière, étendez la pâte dedans, saupoudrez la surface avec du sucre grossièrement pilé, et parfumé avec un zeste de citron; mettez au four. Aussitôt que la pâte est cuite et qu'elle a pris une belle couleur, retirez du feu.

Ce petit gâteau, qui se boursouffle par place, est croquant et fort bon. — On peut pétrir une plus grande quantité de pâte, en garnir plusieurs tourtières, ou en mettre plusieurs fois dans la même, parce qu'il faut très peu de temps pour faire cuire un gâteau aussi mince.

Passe-temps de samedi.

C M A O C
R O I L L
A I G L E
N R L O E
S Y E N S

92 abonnés ont envoyé des réponses justes. — Le sort a donné la prime au café Bel-Air, à Lausanne.

Problème.

Dans un café, s'assemblent quelques amis. « Combien êtes-vous ? demande le détenteur. » Un des consommateurs répond : « Si chacun de nous trinque avec tous ses camarades, nos verres choqueront 36 fois. Quel est le nombre des consommateurs ? »

Prime: Quelque chose d'utile.

Boutades.

Un gamin de Paris saute sur les genoux de son papa et lui dit avec câlinerie: « Tu sais, petit papa,... tu n'oublieras pas mes étrennes. »

— Eh bien, qu'est-ce que tu veux que je t'achète ?

— Oh ! j'aimerais avoir une petite Chambre des députés.

— Impossible, mon chéri; c'est un joujou qui fait trop de bruit.

Un examinateur à l'élève :

— Pourriez-vous me dire, mon ami, à quoi sert une caution ?

— La caution, monsieur... la caution sert à garantir.

— Alors, quand vous prenez un parapluie pour vous garantir du mauvais temps, votre parapluie devient une caution ?

— Pardon, monsieur; en ce cas, c'est une pré...caution.

Prendre garde aux faux pauvres :

— Mon bon monsieur, la charité, s'il vous plaît. Cinq enfants. Femme malade. Rien mangé depuis deux jours. La charité, s'il vous plaît !

Un jeune peintre se laisse un jour séduire et dit à l'un de ces mendiants :

— Suivez-moi, et il l'emmène chez le boulanger du coin.

— Un pain de quatre livres, s'il vous plaît, madame, pour ce pauvre homme.

— Un pain de quatre livres que je serais obligé de porter sous mon bras ? Oh ! zut, alors ! Pour qu'on me prenne pour un maçon !

Au restaurant :

— Garçon, vos huitres sont détestables,... elles sentent mauvais !...

— Monsieur fait erreur... elles sont très fraîches... et après tout, je ne suis pas dedans pour le savoir.

— J'en conviens, garçon.... cela prouve que vous n'êtes pas à votre place.

Entre employés d'un riche commerçant :

— Vous ne savez pas encore la nouvelle?... Le caissier a filé hier en emportant 30,000 francs au patron.

— Ah !... le gaillard !...

— Et il a emporté également votre parapluie, que vous aviez laissé au bureau !...

— Ah !... la canaille !...

Deux amis causaient entre eux sur l'éternelle question du mariage.

— J'hésite, mon cher, dit l'un d'eux : figure-toi qu'on me propose deux femmes à choisir, l'une a dix-huit ans et l'autre trente-un.

— A ta place, lui répondit le second, je prendrais celle qui a trente et un ans; c'est toujours quinze ans de mariage que tu aurais de moins à faire.

L. MONNET.

Papeterie Monnet

rue Pépinet, 3.

Un solde de jolis sacs d'école, au grand rabais. — Cartes de visite livrées très promptement. — Cartes de félicitations. — Joli choix d'objets pour étrennes.

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

AUX AMATEURS DE MUSIQUE

Le meilleur cadeau :

La musique de la Fête des Vignerons.

Partition des Chants et Ballets
par HUGO DE SENGER.

Prix, broché, 6 fr. ; relié toile, 8 fr.

EMILE SCHLESINGER, éditeur, Vevey.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrements.

J'offre net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 12,50. — Canton de Fribourg à fr. 25. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 49,50. — Canton de Genève 3 % à fr. 10½. — Principauté de Serbie 3 % à fr. 83. — Bari, à fr. 72. — Barletta, à fr. 39,50. — Milan 1861, à fr. 39,50. — Venise, à fr. 24,25.

Ch. BORNAND, Successeur de J. Guillod,

4, rue Pépinet, LAUSANNE

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOU-DHOWARD.